

EN MARGE

D'un monument, d'un livre, d'un film



NE question-galéjade pour une de ces « non-sense stories » dont la vogue nous menace, dit-on : A quoi l'Opéra est-il bon? — Ciné? — Dancing? — Hammam? — Gare?

Homme astucieux, M. Jacques Rouché a tenu la gaigeure, certains soirs, d'en faire un théâtre lyrique.

Et voici que M. Claude Lambert, moins de trente ans qui ne doute de rien, a voulu en faire un film.

Ce film a maintenant été projeté à Biarritz, à Bruxelles, autre part encore : Paris l'attend d'une heure à l'autre. Peut-être même se déroulera-t-il sur quelque écran d'ici, tandis que cette page passera sous la rotative de la *Revue Musicale*. Mais le typo n'attend pas. Ni le secrétaire de rédaction. Aussi vais-je vous en écrire sans l'avoir vu. J'aurai toujours bien un lecteur humoriste pour admettre que c'est encore là la plus logique façon — celle qui vous dégage le mieux des contingences ! — de parler avec quelque avantage d'une œuvre d'art.

Ceci en est donc une? Et n'est-ce donc point un simple documentaire? Si fait ! Mais alors que le reportage qui semblait jadis réalisé dans les prisons est devenu, grâce à deux ou trois globe-trotters-poètes, un genre littéraire, pourquoi donc le documentaire cinématographique continuerait-il à dépendre du seul hasard de la manivelle? Déjà Claude Lambert nous a prouvé avec *Trois Villes* qui ne doivent rien à Zola (ce sont Paris, Londres et Marseille) qu'il n'alimentait point son inspiration aux sources des Baedeker et des Joanne. Et s'il a abandonné un projet de *Cathédrale, gratte-ciel de jadis* (avec orgue et cloches), il médite — à vous, mon cher Directeur ! — certain *Versailles* qu'animenteraient des ballets de Lulli. Voilà du moins ce qu'il veut bien m'apprendre lui-même, tandis qu'en esprit je refeuillette, si j'ose dire, ce bon millier de pages de « causerie artistique » dans lesquelles Charles Garnier défend son œuvre. On sait que Garnier avait (style du temps) un beau brin de plume au bout de son crayon d'architecte.

« Avant que je sois mort, dit-il, c'est-à-dire avant l'époque à laquelle l'Opéra sera trouvé parfait, non pas tant pour son mérite, hélas ! que pour faire pièce aux monuments qui s'élèveront alors... »

Et voilà, n'est-ce pas? qui ne manque pas d'une prescience bien comprise de l'avenir. Car si nous avons aujourd'hui le Théâtre des Champs-Élysées, nous avons

aussi le Théâtre Pigalle. Et qui aujourd'hui ne voit comment l'Opéra domine de toute sa hauteur les productions qui lui sont contemporaines, combien il est loin du classicisme incolore d'un Leubas, de la sèche copie Renaissance d'un Lesueur, des emphatiques redondances d'un Lefuel, les trois grands L qui prétendaient donner un style à l'époque des Morny et des Grammont-Caderousse? L'abondance de sa décoration continue bien à nous gêner. Des aigles — des aigles de décadence romaine — des lettres, des bustes et des symboles. De l'or et des lyres. Prenez garde aux lyres : ce fut même là un des conseils-scies que les Parisiens échangeaient avant la guerre de 1870. L'Olympe tout entier a trouvé gîte sous ses lambris dorés. Mais déjà Garnier prétendait préférer « Plutus aux financiers, Homère à l'Agence Havas, Vénus aux cocottes et le Destin au suffrage universel. » Comment, après un demi-siècle, lui donner tort?

Enfin, on n'était pas loin d'assurer alors que, si Saint-Étienne-du-Mont, c'est le jubé et les Invalides le dôme, l'Opéra ce n'était que l'escalier et la Danse. D'ailleurs, Carpeaux, pour bien des gens, n'était-ce point la Danse seulement, comme Rude, le Chant du Départ... et ainsi de suite.

La *Danse* fit couler plusieurs flacons d'encre, en plus de celui qu'on lui lança d'un seul jet, le 28 août 1869.

« J'ai une femme, Monsieur. J'ai des filles passionnées de musique et qui vont souvent à l'Opéra. Cela leur sera impossible maintenant, car je ne consentirai jamais à les mener à un théâtre dont l'enseigne est celui d'un mauvais lieu. A cause de cette œuvre obscène, votre nom prendra place dans la tourbe impudique des contempteurs de la vertu et de la moralité. » Etc...

Claude Lambert risque-t-il une lettre semblable lui qui a donné, bien entendu, comme première image à son film cette *Danse* qui semble bien, avec la *Victoire de Samothrace*, le plus vertigineux mouvement de l'immobile matière? Il n'a guère à le craindre! Mais sa bande, placée ainsi sous le signe de Terpsichore ne pouvait manquer de faire bonne part « aux gracieuses fleurs animées par son tambourin », ainsi qu'on disait aux âges des fleurs de rhétorique Quant à la musique...

— Quant à la musique, me dit-il, l'Opéra la porte en lui-même. Elle y est, si j'ose dire, quotidienne. L'élaboration du scénario d'un film ne va pas sans quelques rêves. J'avais ainsi escompté la reprise d'un chef-d'œuvre. La malice des choses m'a offert *Perkain*. Que les mélomanes nous soient indulgents : ainsi va la vie, et le répertoire. Va donc pour *Perkain!* Vous entendrez un bon tiers de l'ouverture de M. Poueigh. Mais si je n'ai pas choisi M. Poueigh, au moins ai-je choisi, en accord avec l'aimable Henri Busser, comme frontispice sonore de mon œuvre, la noble fanfare de la *Péri*. Et entre Paul Dukas et Jean Poueigh, j'ai trouvé la place pour du Gounod et du Verdi, pour du Wagner et du Léoncavallo : la musique, j'espère, reconnaîtra les siens! Nous avons heureusement eu, pour lier ces disparates, l'incomparable savoir faire du musicien de la *Ronde des Saisons*. Et c'est même dans ce délicieux ballet que nous avons prélevé le fond du commentaire sonore de notre film.

Plan. Élévation. Il ne doit pas y avoir loin de 150 mètres, j'imagine, du péristyle à la grille d'entrée du boulevard Haussmann, et quelque 75 mètres du radier de la fameuse cuve où coule le ruisseau de Ménilmontant, aveugle comme le Mançanares jusqu'aux cornes de la lyre — encore une! — que l'Apollon d'or soulève la-haut

à bout de bras en plein ciel de Paris. Allez donc faire tenir tout cela dans moins de 2.000 mètres de pellicule. Cela et un bon nombre de vivants et de morts, comme les bon Abbé Cambert ou l'excellente M^{me} Cardinal. Mais si l'écran n'a pas recueilli l'ombre de cette digne matrone, nous y verrons au moins vivre et s'agiter le peuple des petits rats. Les voici à l'école. Pas de deux et règle de troisi; on sait que la sollicitude de M. Rouché impose le rudiment à ses jeunes pensionnaires : l'école de Mlle Jen-seigne est même la meilleure école de filles que je connaisse, comme dans Anatole France. Mais j'imagine — toujours les circonstances ! — que Claude Lambert n'a pu prendre en activité ni la piscine où ces aimables enfants se livrent aux joies hygiéniques de la trempette, ni la patinoire qui, entourant le lanterneau, leur permet de s'exercer au Ballet du *Prophète*. Il est vrai que nous n'en sommes plus à Meyerbeer, mais à M. Poueich. Grâce à Apollon ! On danse dans son drame pseudo-basque. Ainsi la camera a-t-elle capté le cours de M^{lle} Zambelli, et cette fameuse Classe d'Adage de Serge Lifar, qui est comme l'art du ralenti appliqué à la danse. Il paraît que les habitants de la Papouasie, qui sont les Papouètes ainsi qu'on le sait depuis Eric Satie, appellent les danseuses d'un seul mot qui veut dire : « celles dont le corps rit quand elles dansent ». Allons voir rire à l'écran le corps souple de M^{lle} Lorcia.

Seul Georges Thill avait jusqu'ici obtenu de chanter devant la bande sonore certaine *Chanson de Paris* faite à sa mesure. Attractions de ce film : Villabella dans les *Plaintes de Paillasse*, Fanny Heldy dans le *Brindisi* de la *Traviata*, et ces Messieurs-Dames invoquant les *Anges purs* du vieux *Faust*. Vous préférez autre chose ? N'en dégoûtez pas les autres, d'autant plus que cette rosalie trouble toujours Margot.

En place sur scène pour le *un* ! Les coulisses s'animent. Et les danses reprennent. Et des groupes se nouent, s'immobilisent, préfigurant le groupe de la *Danse*, qui clôt le film comme il l'avait ouvert...

Là-bas, dans les caves — Ch. Garnier regrettait que le public ne les connut pas — dans les caves, dis-je, derrière une porte de fer attendent, depuis vingt-sept ans, des disques ou des rouleaux que seuls les enfants d'aujourd'hui, en bas âge, ont quelque chance d'entendre : ils ne doivent sortir de leur boîte qu'en l'an 2007 : la voix de Merentié, de Renaud, d'Affre, de Noté, de la Patti, d'Amato ressusciteront ce jour-là d'entre les morts. Mais alors, pourquoi le film de notre *Opéra 1934* ne prendrait-il pas place dans un caveau voisin ? Seulement qu'on n'en reste pas là. Supposez plutôt qu'on puisse, cette année-ci, vous faire assister au *Barbier*, au *Guillaume Tell* ou à la *Dame Blanche* qui enchantaient les mélomanes sujets de S. M. Louis-Philippe ! Quelle aubaine ! Donnons-là donc à ceux qui doivent naître aux limites de ce siècle. Qu'ils voient et entendent quelques rares réalisations de notre temps, puisqu'aussi bien Claude Lambert nous a montré que l'Opéra restait un théâtre lyrique français. Montrons-leur, suivant Ravel, Dukas, Roussel, *Daphnis*, *Ariane*, *Padmavâti*. Montrons leur *Antigone* suivant Honegger.

Mais du coup, je m'arrête. Cette chronique en marge d'un monument, d'un livre et d'un film, vient de se mettre en marge même des rêves que nous sommes quelques-uns à faire, en ces semaines de Novembre 1934, colorées des premières affiches de la saison...